

OUVERTURE

Clotilde Henry de Frahan, Catherine Mailleux et Géry Paternotte

Le Bulletin Freudien n°65 consacre sa publication aux actes des Journées d'étude organisées en mai 2019 par l'AfB et l'ALI, envisageant *les avatars contemporains de la sexuation*. Comment se mettent en place aujourd'hui les conditions de la sexuation, comment en repérer les enjeux ? Comment se déploient le désir, l'amour et les jouissances dans notre société contemporaine, bouleversée par la modification du patriarcat, par l'atténuation de la différence des sexes ? Peut-on formuler l'hypothèse que ces bouleversements ouvriraient à des jouissances que seul le corps peut supporter, sans la restriction commandée par les lois du langage ? Dans ce contexte, que devient notre rapport à la perte ? Telles sont les questions qu'avait introduites Anne Oldenhove-Calberg en ouverture des journées, qui interrogent la pratique de la cure aujourd'hui.

À travers la lecture qu'elle nous propose de *L'Amour de Phèdre*, Clotilde Henry de Frahan examine comment Sarah Kane met en scène une parole de laquelle tout écart, toute équivoque tend à disparaître pour laisser place à un inceste et à des meurtres que plus aucun interdit ne place du côté de l'impossible. Elle nous indique quelle réponse cet Hippolyte contemporain tente d'apporter, par l'élaboration de la jouissance Autre, à cette confiscation du signifiant du Manque.

Les enfants n'auraient-ils donc plus d'inconscient sexualisé ? Ou le dire d'un enfant fait-il encore symptôme d'une interrogation à l'endroit de sa sexualité pour celui qui l'écoute, interroge Anne Joos de Ter Beest. Elle esquisse les discours dans lesquels les symptômes d'un enfant viennent prendre forme aujourd'hui, et interroge l'appui actuellement disponible pour un enfant dans son travail de sexualité, qu'elle a l'occasion de spécifier comme un travail de nomination – mais sur quel appui ? Au-delà de la clinique avec les enfants mais sans jamais s'en éloigner, elle y repère l'enjeu pour le travail de la cure, qui engage le passage de la différence sexuelle à la division subjective.

Qu'est-ce qui permet à un sujet de trouver l'assise de sa position sexuée ? Jean-Marie Forget nous propose de penser cette question en examinant à partir de sa clinique les effets sur l'enfant ou l'adolescent d'un discours inconséquent des générations qui le précèdent, un discours sans restriction de jouissance, sans la rigueur de la perte langagière, un discours qui mettrait à mal l'enfant pour ce qu'il en est du franchissement de l'inscription de son fantasme, de structurer son identité d'être de parole et de se positionner par rapport au manque dans une position d'homme ou de femme.

Depuis la fin du XIXe siècle, l'usage des mots qui était en vigueur, opératoire dès le début du XVIIe siècle, s'est modifié. Pourtant la structure de stabilité qu'est le langage demeure, ce sont les manières *de parler* qui ont changé. Cyril Noirjean propose l'hypothèse que de la loi du père, qui redoublait la structure même du parlêtre, en faisant prévaloir le Symbolique, nous sommes passés à une injonction d'un autre ordre : expérimenter, jusqu'à leurs limites, les exigences de la chair. La difficulté contemporaine tient dans le fait que les sujets d'aujourd'hui, pris dans le discours capitaliste, n'ont pour seul recours que de s'appuyer sur la structure borroméenne du parlêtre.

L'un des traits de notre époque, indique Pierre Arel, est de voir combien les protestations et ces espoirs de se passer de ces assignations du Un, ou au contraire de le voir triompher pour donner une place à chacun, s'expriment maintenant à ciel ouvert. Nous vivons bien un moment historique, de voir ainsi l'inconscient s'exprimer aussi librement. Cet inconscient à ciel ouvert est encore plus manifeste avec ces demandes concernant les redéfinitions du genre, de la sexualité et de la génération, où se manifestent les tensions entre ces revendications individuelles et une instance Une de qui il est attendu qu'elle veuille bien enfin reconnaître que chacun a sa place dans son univers. Ce qui s'accompagne d'une précarisation du lien

entre hommes et femmes qui a aussi des conséquences pour les enfants nés dans ces configurations conjugales où l'autodétermination joue un rôle si prépondérant. Comment la psychanalyse peut-elle nous permettre de nous positionner par rapport à ces mouvements si profonds, interroge Pierre Arel dans son article.

Géry Paternotte s'intéresse aux demandes de changement de sexe comme à un inédit de la clinique, qui accueille des « maladies du réel dont le statut du symptôme peut être difficile à reconnaître comme tel ». Il interroge si la différence des sexes peut encore faire lecture de cette clinique, et propose d'envisager en termes de suppléance le recours à une vérité réelle comme support d'une vérité subjective à l'endroit de l'identité sexuelle, support qui viserait à débarrasser le sujet des embarras du symbolique. Cette clinique ne consisterait donc pas en une invalidation de la différence sexuée, mais en une récusation de la place de la parole et du semblant pour asseoir celle-ci, telle est l'hypothèse qui est ici proposée au débat.

Comment penser le genre après Lacan alors qu'il pensait celui-ci comme binaire ? Quel serait le mode de jouissance d'un trans ? Les diversités actuelles de l'expression de l'identité sexuée conduiraient-elles à la fin de la différence sexuée ? A. Condat, à travers sa clinique, propose de penser la trans-identité comme des tentatives de discours, des réaménagements du nouage. Elle en observe aussi les effets sur ces familles en transitions et nous propose de l'envisager comme une expérience certes douloureuse tant sur le plan du Réel, de l'Imaginaire que du Symbolique, mais aussi comme une expérience créative qui, à l'instar d'une « crise subjective », pousse l'individu, sa famille et au-delà la société à s'ouvrir à d'autres horizons.

Que ce soit à travers la lecture du film *Girl* de Lucas Dhonte, les questions issues de la clinique, ou la reprise de l'affirmation lacanienne *l'être sexué ne s'autorise que de lui-même*, Martine Lerude interroge de bout en bout la question du choix du sujet sexué : le sujet a-t-il le choix ? Le choix de sa jouissance ? Si la jouissance des corps sexués ne s'autorise ni de l'Autre, ni de l'anatomie, relève-t-elle de cette part à jamais inaccessible de l'inconscient ? L'auteure interroge ce que cela signifie au regard du témoignage issu de la clinique où la plupart du temps la jouissance n'est pas questionnée comme un choix.

Y a-t-il d'autres choix que de s'identifier à cette part réelle du symptôme, inscrite dans la matérialité du langage ? Que d'y consentir ou de s'y refuser ? Martine Lerude à la fin de son article esquisse la fonction d'un *pas-tout* généralisé, réponse actuelle au malaise dans la civilisation, qui donne à la substance jouissante du corps une place qu'il n'avait jamais eue auparavant.

Dans son texte, Jean Allouch nous rappelle, à titre de prévention, qu'il existe deux analytiques du sexe : une première de l'objet *a*, une seconde du non rapport sexuel. En « décharitant », l'analyste consent au désêtre nécessaire à l'accueil d'un soulèvement où l'analysant exerce sa liberté, rompant avec la charité du *care*. Ce soulèvement s'appuie sur l'inexistence de l'Autre. Ainsi, la liberté s'exerce de l'inexistence du rapport sexuel, qui conserve bien des défenseurs. Décharitant, l'analyste quitte le camp des pasteurs et ajuste son intervention dans la visée d'une liberté érotique.

Jean-Pierre Lebrun ressaisit toutes les conséquences pour la réalité psychique de la place et du poids donnés ou pas à ce que parler implique, dans les conditions sociétales actuelles. Il en pose également les enjeux pour le maniement de la cure. C'est à s'engager dans une modalité du transfert qui conjugue et articule transfert horizontal, ou *pastout* horizontal, et transfert vertical, que le psychanalyste ou celui qui se réfère à la psychanalyse pourra renouveler l'offre prometteuse d'un lieu d'adresse pour le sujet. Consentir à cette modalité de transfert c'est, indique Jean-Pierre Lebrun, prendre la mesure d'une jouissance singulièrement à l'œuvre actuellement, jouissance incestueuse, *destrudo* plutôt que libido. Porter le trou que fait le langage dans le réel se fait-il de la même façon selon que l'on est homme ou femme, garçon ou fille ? La question persiste, nous dit Jean-Pierre Lebrun, comme celle de l'engagement de son énonciation par le psychanalyste dans l'offre d'un lieu d'adresse.

Alexandre Beine consacre un article à l'hypersexualité et ce qu'elle interroge au temps de l'adolescence. Il la situe non pas comme un symptôme qui engage la demande du sujet mais comme une tentative de subjectivation du réel du sexuel que rencontre le sujet adolescent, par des actes réels, réponse qui fait l'économie du champ de la parole et de l'autre. Il déploie l'impasse et l'insuffisance pour le sujet de cette recherche expérimentale d'une réponse subjective, au regard des enjeux de la sexuation. Et fait de l'adresse au psychanalyste, de l'adresse du psychanalyste, l'offre d'un lieu où une articulation langagière de la plainte et de la demande peut être entendue et soutenue et l'occasion d'une relance de la logique du désir.

Dans son texte, Charles Melman interroge ce que peut avoir à répondre l'analyste à ceux qui viennent le voir aujourd'hui, se dégageant du coach, comme du scientifique. Si chacun se trouve autorisé dans le choix d'une identité sexuelle, du fait que dans l'Autre, il n'y a plus refoulement, la prévalence imaginaire du rapport duel, déagée de l'au-moins-un, ramène l'inégalité inévitablement.

Enfin, le Bulletin accueille une nouvelle chronique africaine de Anne Malfait. Les rencontres cliniques dont il est question ont lieu à l'hôpital de Panzi, à Bukavu, en octobre 2018. La clinique des traumatismes psychiques y est envisagée comme une clinique « pas-toute-traumatique », où le clinicien ne se laisse pas sidérer par les effets de ravage de la répétition, de la pulsion de mort et de la déliaison, mais accompagne les énonciations inventives des sujets nouant le Réel au Symbolique. Anne Malfait rend également hommage aux initiatives de la psychiatrie communautaire où se réinvente un lien social qui permet de lutter contre la désaffiliation.